

il y a

Émile S. Labrie

Number 153, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90320ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrie, É. (2018). il y a. *Les écrits*, (153), 63–64.

ÉMILE S. LABRIE

il y a

Un chien. À la table voisine, en terrasse. Son maître a laissé sa laisse sur sa cuisse. Il me regarde. Le chien, pas le maître. Il me regarde et je vois dans son regard qu'il est vieux ; qu'il a vécu d'autres vies. Je vois sa fatigue. Sa lassitude plutôt. Nous nous regardons. Le chien et moi. Chacun cherchant le semblable en l'autre. Je crois. Il y a un chien.

Une vieille. Au feu rouge, attendant qu'il passe au vert. Elle est chargée de sacs et de rhumatismes. Elle ne sait pas lesquelles sont les plus lourdes à porter, les provisions ou les douleurs. Qui s'obstinent à la tirer vers le sol. Les douleurs, pas les provisions. Et le feu passe au vert et elle passe comme le temps, grise sur l'asphalte gris, lente. Sans savoir que je la vois. Sans savoir si quelqu'un la voit encore. Il y a une vieille.

Une mère et sa fille. Ado. Presque maigre, avec son iPhone. La fille, pas la mère. Trop maquillée, trop blonde, fausse blonde. Je crois. La mère. Avec de la fourrure vraie au col du blouson de riche et de longs ongles. Faux, chers. Elle boit son café très vite. La fille ne boit rien. Elles ne font que passer. La fille pense à autre chose. J'espère. Il y a une mère et sa fille.

Des amoureux. Adolescents presque. Même s'ils ont quarante ans. Lui, au moins. Elle, moins. Je crois. Ils se tiennent la main. Les mains. Ils sourient. Et parlent. Il lui embrasse la main et ils sont beaux. Il lui caresse le visage. Il y a des papiers entre

eux avec des images et du texte. Des photos et des histoires. J'imagine. Et leurs téléphones. Il y a des amoureux.

Un homme. À la table qui fait face à la mienne. Il travaille. Ses papiers étalés, sa bière, sa cigarette. Ses cheveux gris qui se raréfient et son âge qui avance plus vite qu'il le voudrait. Il ne voit rien autour. Ni moi ni les passants. Ni n'entend la musique. Il tourne des pages. Il y a des schémas. Il annote. Il boit. Il tourne une autre page. Il pose sa Visa sur son portable. Il travaille. Il y a un homme.

Une femme. Assise dos à moi à une table très très près de la mienne. Ses cheveux longs touchent la manche de ma veste lorsqu'elle bouge. Elle a bu un café. Je vois sa tasse vide. Je sens sa cigarette. Je ne la vois pas. La cigarette, pas la femme. Je vois sa main. Je vois qu'elle est *black*. Je pense qu'elle est grande. Je déduis. Elle ne parle pas. Pas même au serveur ou à peine. Elle se lève. Elle est grande. Il y a une femme.

Un groupe. Deux hommes, une femme, trois ordinateurs. Les écrans éclairent les cafés. Ils sont sérieux. Incongrus. Les ordinateurs, les hommes et la femme. Ils travaillent. Ils ne me voient pas. Ne voient pas tous ceux qui ne travaillent pas. Parce que ce n'est pas l'heure de, ni le lieu. Ils ont des sacs, des papiers. Des cheveux gris pas encore gris parce que ce n'est pas l'âge, mais. Je sais. Il y a un groupe.

Quatre juifs. Ils passent lentement devant le café. Affichés. Affirmant leurs chapeaux noirs, leurs longues vestes noires. Ils ne s'arrêtent pas. Ils passent. Ils ne regardent pas les clients attablés. Les couleurs des femmes, des chaises, du vin. Ça contredit leur noir. Ils ne voient pas les couleurs. Ils ne me voient pas. Ils sont passés. Il y a quatre juifs.